



## **L’Espagne depuis l’exil, dans le recueil Las nubes (1940) de Luis Cernuda : un non-lieu**

Elvire Diaz

### **► To cite this version:**

Elvire Diaz. L’Espagne depuis l’exil, dans le recueil Las nubes (1940) de Luis Cernuda : un non-lieu. Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC, 2006, Figures de l’exclusion et de l’exil, 1-2006, <10.4000/mimmoc.160>. <hal-02062026>

**HAL Id: hal-02062026**

**<https://hal.science/hal-02062026v1>**

Submitted on 28 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



# Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain

Cahiers du MIMMOC

1 | 2006

Figures de l'exclusion et de l'exil

---

## L'Espagne depuis l'exil, dans le recueil *Las nubes* (1940) de Luis Cernuda : un non-lieu

Elvire Diaz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/160>

DOI : 10.4000/mimmoc.160

ISSN : 1951-6789

### Éditeur

Université de Poitiers

### Référence électronique

Elvire Diaz, « L'Espagne depuis l'exil, dans le recueil *Las nubes* (1940) de Luis Cernuda : un non-lieu », *Les Cahiers du MIMMOC* [En ligne], 1 | 2006, mis en ligne le 15 février 2006, consulté le 03 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/160> ; DOI : 10.4000/mimmoc.160

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain – Cahiers du MIMMOC est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

---

## *L'Espagne depuis l'exil, dans le recueil Las nubes (1940) de Luis Cernuda : un non-lieu*

Elvire Diaz

---

- 1 Exilé volontairement en Grande-Bretagne en 1938, le poète Luis Cernuda exprime dans son premier recueil d'exil *Las nubes* [Les nuages], publié en 1940, la douleur du déracinement et son rapport ambivalent à sa terre d'origine qu'il vient de quitter. Bien que considéré comme « un livre sur la guerre et l'exil [...], sans doute le plus espagnol des livres de Cernuda<sup>1</sup> », son recueil ne s'appuie que sur très peu d'éléments topographiques concrets. Malgré la récurrence du terme « *tierra* » au signifié polysémique, paysages, descriptions et références toponymiques sont très ponctuels. Comment expliquer ce phénomène, juste quelques mois après la séparation, et alors que Cernuda affirme : « On apprend beaucoup exilé de sa propre terre » (132)<sup>2</sup>.
- 2 Nous verrons que le poète reconstruit son Espagne à partir de souvenirs idéalisés et sur une dialectique entre un « ici maintenant » et un « là-bas avant » qui escamote toute topographie ou toponymie nationale. L'Espagne y apparaît « en négatif », brillant par son absence concrète, pour mieux universaliser la condition d'exilé mais aussi pour intérioriser et s'approprier une Espagne personnelle mythifiée.
- 3 Le recueil, comme d'ailleurs l'ensemble de son œuvre, est intimement lié à la biographie du poète et reflète la première étape d'exil de Cernuda. Parti en février 1938 pour assurer ponctuellement des activités politiques, à l'Ambassade d'Espagne à Paris, puis pour des conférences au siège républicain à Londres, Luis Cernuda est invité par son ami le poète Stanley Richardson à rester en Grande-Bretagne à partir de septembre 1938. Il sera lecteur d'espagnol dans plusieurs collèges, notamment à Londres, Cranleigh, et à l'Université de Glasgow.
- 4 Cernuda y termine son recueil *Les nuages*, marqué par deux guerres puisque composé de poèmes écrits à Valence, Madrid, Paris, puis en Grande-Bretagne. Il couvre l'année 1937, passée pendant la Guerre Civile à Valence et les deux premières années en Grande-

Bretagne (1938-1940). Le ton en est élégiaque et douloureux, basé sur le sentiment de la perte, de la mort et de la solitude comme le suggèrent le titre *Las nubes*, qui passent comme la vie humaine, et le titre initialement prévu *Élégies espagnoles*. L'image est marquée par la douleur de la guerre à laquelle il assiste, puis par la distance de l'exil, par la solitude, l'isolement, la différence.

## L'Espagne au cœur

- 5 Le thème de l'Espagne devait être le cœur du recueil comme le titre originellement prévu le précisait. L'Espagne est surtout présente au travers des sentiments ambivalents de Cernuda pour la patrie qu'il dut abandonner : nostalgie et rejet, amour et désamour, pour cette terre qu'il appellera mère marâtre. Ce sentiment ambivalent reflète une période d'hésitation entre acceptation de l'exil et espoir de retour car, très rapidement, Cernuda envisage l'idée de non retour, comme le montrent les vers suivants tirés de « Elégie espagnole II » (mars-avril 1938) : « Si mes yeux amoureux devaient ne plus jamais/ refléter ton image/ ... Toi seule, puissante tour en ruine, peux peupler ma solitude » (86) . Pourtant ce n'est qu'en 1962, dans un de ses derniers poèmes, « Pèlerin » de *Désolation de la chimère*, que Cernuda écarte définitivement son retour :

« Revenir ? Que revienne celui qui/ Après de longues années, après un long voyage,/ est fatigué de la route et désire revoir/ Son pays, sa maison, ses amis/ .../ Mais, toi, Revenir ? Tu ne penses pas revenir/ Mais poursuivre en toute liberté. (187)

- 6 De fait Cernuda, qui prend ici le contre-pied de « l'Ulysse » de Du Bellay, ne reviendra pas en Espagne et, après neuf années passées en Grande-Bretagne, il s'installera aux États-Unis, puis en Amérique latine.
- 7 Les trente et un poèmes qui composent le recueil ont été ordonnés chronologiquement<sup>3</sup>, devenant un carnet, un journal d'exil, et publiés en 1940 au Mexique par Cernuda. Les huit premiers, composés avant son arrivée en Grande-Bretagne, sont légèrement modifiés lors de l'édition de 1940 et complétés par des poèmes écrits à Londres, à Cranleigh et à Glasgow. Les poèmes disent déjà l'image que va conserver Cernuda de sa patrie. Cernuda mêle visions du pays en guerre et en ruine qu'il a abandonné en 1938, et souvenirs ensoleillés de l'enfance et de ses amours. L'Espagne devient un paradis perdu, un jardin interdit, *locus amoenus*, Espagne mythique du Siècle d'Or ou Espagne disparue à jamais (« L'Espagne est morte », « Impression d'exil », 110).
- 8 Les lieux évoqués sont liés à l'avant. Espace et temps sont imbriqués : l'Espagne de son enfance, celle de ses rêves, celle de la guerre, celle du passé impérial s'oppose à celle du présent, celle du réel franquiste, vue depuis « l'ici maintenant » de l'exil dans les lieux anglais.
- 9 Une dizaine de titres présentent des éléments explicites mais globaux de localisation comme les deux « élégies espagnoles », « Un Espagnol parle de son pays », « Ressac à Sansueña », « Après-midi à la cathédrale », « Impression d'exil », « Cimetière dans la ville », « Jardin de jadis », « Mouettes dans les parcs », « Le rossignol sur la pierre » . Mais on observe la faible occurrence de toponymes réels dans les titres, le seul toponyme, Sansueña, étant un lieu imaginaire. Dans le texte, on trouve cités ponctuellement les noms Espagne, Grenade, l'Escorial et Londres, mais non Glasgow, Valence ou Malaga où il résida et qu'il évoque.

- 10 Des lieux métaphoriques, imaginaires ou plus généraux, remplacent de vrais toponymes : ainsi Cernuda fait de l'Espagne, non un lieu, un pays ou une patrie, mais une entité immatérielle et affective, une mère, une marâtre « une mystérieuse essence de notre race, un souffle créateur », et elle est le plus souvent personnifiée, comme par exemple dans le poème « *Elégie espagnole I* » :
- « Parle-moi, ma mère ;  
Je te donne ce nom car  
Aucune femme ne le fut d'aucun homme  
Comme tu l'es pour moi.  
Parle-moi, dis-moi  
Un seul mot en ces jours immobiles,  
En ces jours informes  
Qui contre toi se dressent  
Tels d'amers poignards  
Aux mains de tes propres fils. » (70)
- 11 Et encore dans cet autre poème :
- « Vois notre grande marâtre, aujourd'hui défaite,  
Misérable mais belle encore, entre les tombes grises  
De ceux qui, comme toi, issus des mêmes steppes,  
Assistèrent vivants à la mort de l'espoir »  
(« À Larra, avec des violettes », 80)
- 12 Faisant écho aux vers de Machado, sa vision duelle de l'Espagne rejoint d'ailleurs celle des intellectuels de la génération de 1898 tiraillés entre leur amour pour leur patrie et leurs critiques. Jouant de l'intertextualité, Cernuda reprend le toponyme Sansueña, qu'il emprunte au poème du moine augustin Fray Luis de León, *La profecía del Tajo*, pour nommer une terre édénique, transposition de l'Espagne.
- 13 Les deux « *élégies espagnoles* » renvoient à une identité ou une localisation de son pays, le nom Espagne n'apparaissant que très rarement. Ce sont aussi des espaces généraux : des villes, une chambre, un salon, une cathédrale, un cimetière, un « pays ». Très rapidement Cernuda se défait de la réalité concrète pour recréer son Espagne intérieure, indissociable de ses sensations et de sa culture : nostalgie, enfance, beauté, joie, lumière, sud, vie intellectuelle du Siècle d'Or, littérature de Larra et de Lorca, qu'il oppose à celle de la barbarie des hommes et du franquisme.
- 14 La synthèse de ce rapport ambivalent se résout quand il affirme que la langue et la poésie sont sa seule vraie patrie : « Je n'ai pas quitté mon pays/ parce que c'est impossible/ pour qui est uni jusqu'à la mort au labeur poétique » (« *Diptyque* », 155). Une Espagne mythique prend forme, fondée sur les mythes personnels mais aussi sur des légendes et des références à la mythologie grecque. L'exil est donc une étape d'effacement des éléments concrets, matériels, notamment topographiques.

## Les techniques d'escamotage du lieu « Espagne »

- 15 Dès le premier poème, « *Nuit de lune* », la technique d'effacement référentiel est évidente : d'emblée le titre a été modifié. Écrit en 1937 à Valence, ville qui accueille le gouvernement républicain et qui est sous le front, ce poème fut d'abord publié sous le titre « *Elégie à la lune de Valence* » puis « *Elégie à la lune d'Espagne* ». De fait, il ne nomme ni l'Espagne ni la cité du Levant mais universalise le lieu grâce à une allégorie de la lune. L'astre lunaire, présenté comme une déesse impassible qui observe la destinée des

hommes, domine « cette terre », appelée « cet ancien champ de bataille », tandis que « derrière les tours, son reflet révèle la présence de la mer ». A la fin, la lune assiste à la fin du monde : « le silence d'un monde qui a été/et la pure et tranquille beauté du néant » (65).

- 16 Dans « Nuit de lune », à l'absence de référence explicite à l'Espagne se substitue une élégie à la terre dominée par une lune toute puissante qui assiste à la fin de l'humanité déchirée par une haine fratricide. Cernuda dépouille son texte des éléments géographiques, référentiels, topographiques, toponymiques pour faire du cas de l'Espagne l'affaire de la planète. Cernuda persistera dans cette voie et, à peine trois ans après avoir écrit ce poème, il semblera avoir oublié sa terre natale, sa spécificité pour, au contraire, en faire un paradigme de l'histoire des hommes.
- 17 La même technique est appliquée à d'autres poèmes : « Elégie espagnole I » s'intitulait à l'origine « élégie espagnole, 1937 » et « Un enfant mort » : « Elégie à un enfant basque mort en Angleterre ». De la même façon, le deuxième poème du recueil « À un poète disparu (FGL) », dont le sigle énigmatique renvoie au poète Federico García Lorca, est un hommage au poète andalou, dont on sait qu'il fut fusillé à Grenade, dès le début de la Guerre Civile, par les nationalistes. Lorca ne sera jamais nommé par Cernuda mais juste désigné par les initiales de son nom dans le titre et par des traits biographiques reconnaissables dans le corps du texte.

## Nord contre Sud

- 18 Un mois après son arrivée en Grande-Bretagne, dans son premier poème de l'exil, « Elégie espagnole II », le poète relève l'élément princeps de l'exil, la distance : « Déjà la distance ouverte entre nous emporte la souffrance ». Désormais, « le flux des souvenirs », devient le seul lien entre l'exilé et son pays, « ma terre, mon unique passion » (85).
- 19 Le deuxième poème de l'exil, « Un enfant mort », est une élégie à la mort d'un jeune Espagnol, élève de Cernuda, mort qui amplifie le sentiment de déracinement : « un exil devenu plus profond avec la mort ». Apparaît le contraste récurrent entre un lieu idyllique perdu, évoqué ainsi : « Peut-être cherches-tu les champs de ton village, / Le galop joyeux des poulains, / La lumière orangée sur les murs de pisé, / La vieille tour grise, à demi ombragée... ») et le lieu d'accueil (« l'air blanc de la campagne anglaise ») (« Un enfant mort », 87).
- 20 Ce même espace idyllique est évoqué dans l'hommage rendu à Lorca. Ce poème qui dénonce le sort fait aux poètes par la barbarie des Espagnols, par un pays cruel et inculte, incapable de reconnaître les dons des artistes (« notre terre aride, notre air obscur », (67)), incite le défunt Lorca à rechercher une autre terre plus accueillante, un *locus amoenus*, dans l'au-delà qu'il décrit ainsi :
- « Que ton ombre trouve la paix/ Au creux d'autres vallées, / Qu'elle y rencontre une rivière où les joncs et les lys/ Bruiront dans le vent/ Emportant avec lui tout le charme/ Antique de l'éloquence des eaux, / Un lieu où l'écho roule comme la gloire humaine »  
(« À un poète mort », 68)
- 21 L'espace, et l'Espagne idéale, seraient un monde rural, une Arcadie, un havre de paix que Cernuda va opposer à l'Espagne franquiste depuis 1939 et au lieu d'accueil, la Grande-Bretagne. Le sixième poème d'exil, « *Cordura* » (« Sagesse »), dit clairement la solitude et le sentiment d'étrangeté éprouvé par le poète en un lieu diamétralement opposé à son

pays natal : « Cette terre qui m'est étrangère/ Ces corps qui me sont étrangers. / Un songe... / m'isole. Tel un peuplier/Au milieu des chênes robustes. / Qu'il est dur d'être seul/ parmi tous ces corps. » (100)

- 22 En effet, le pays d'accueil de Cernuda n'est guère attirant pour un homme du Sud né à Séville. En butte au climat, à la mentalité utilitariste, à la pauvreté, l'exclusion, Cernuda se présente comme un mort vivant et se compare à Lazare, le compagnon du Christ que celui-ci a ressuscité et qui souffre de ce retour non désiré au monde : « je n'étais qu'un mort/ Déambulant parmi les morts [...] Tout me semblait étranger et vain [...] Aussi demandais-je à Dieu... La force de porter nouvellement la vie » (107-108). Cette sensation de mort associée à l'exil se retrouve dans le poème « Impression d'exil », où un personnage, un Espagnol désabusé, double probable de Cernuda, est « un mort qui dédaignerait la tombe pour une soirée mondaine [...] marchant comme traînant sa pierre tombale » (109-110). D'autant qu'il souffre du dénuement de l'exilé : « Pour un morceau de pain/ L'effort à consentir est ici bien plus grand que n'en déployaient jadis les chevaliers à terrasser/ Des monstres » (« La visite de Dieu », 89-90)
- 23 Il oppose l'Espagne aux pays du Nord et dit de Londres : « Je suis dans la ville construite pour l'orgueil du riche, / où la misère cachée chante au coin des rues / ou s'expose en dessins qui m'arrachent des larmes des yeux » (89) Glasgow est quant à elle : « Maîtresse des ateliers, des usines et des bars, / Toute de pierres obscures sous un ciel assombri, / Silencieuse la nuit, dévote le dimanche, / C'est la ville lévitique qui nie ses péchés » (« Les mouettes dans les parcs », 125).
- 24 Cernuda souffre dans ce qu'il nomme « ce triste enfer des cités grises » où règnent « les mensonges solennels » (« Ressac à Sansueña »). Les villes, Londres et Glasgow, sont associées au travail, à la grisaille, à la laideur et à des lieux austères, une cathédrale, un cimetière, des usines. Même la maison dans le quartier de Temple où est accueilli Cernuda est réduite à un salon où règne une ambiance pesante et désuète :
- « C'était au printemps dernier,  
Il y a maintenant presque une année,  
A Temple, dans un salon du vieux Londres,  
Entouré de vieux meubles. Les fenêtres donnaient,  
Par delà de vieux immeubles, sur le lointain,  
Dans les herbages, l'éclair grisé du fleuve.  
Tout était gris et semblait fatigué  
A l'image de l'éclat d'une perle malade. »  
(« Impression d'exil », 109)
- 25 La nature anglaise elle-même est décriée : « l'air blanc de la campagne anglaise » (« Un enfant mort »), « le vert fouillis de l'herbe et des arbres/ Interrompt de ses parcs les immeubles uniformes, / Et dans la nature sans charme, sous la pluie, / Vois soudain, panache en folie, les mouettes » (125).
- 26 A la ville et à la campagne anglaises, Cernuda oppose le bonheur, la liberté, la douceur et la luminosité de sa terre imaginaire Sansueña, cet « éden lointain » (95) qui renvoie à l'Andalousie topique de son enfance, dans une véritable ode au Sud où la synesthésie dit la plénitude du lieu :
- « Ce coin si clair quand le soleil l'illuminait... La blancheur des jasmins, des nards,  
des magnolias, / Offrent aux patios leurs arômes et la voix de l'eau/ Claire sur les  
marbres, par delà les grilles/ Accompagne le conciliabule des amoureux »  
(« Ressac », 94)

- 27 Il remémore aussi « la lumière paisible de Grenade au milieu des cyprès et des lauriers » (68) et « le Sud où pousse l'olivier/ Près de la mer limpide et de la ferme blanche » (« Le rossignol », 132). Et encore : « Les plages et plaines / Dormant au blond soleil / Vallons et coteaux / Paisibles, seuls et lointains. / Châteaux, ermitages, / Fermes et couvents / La vie mêlée d'histoire, / Au souvenir si doux » (« Un espagnol... », 126).
- 28 L'Espagne est un éden, un jardin des Hespérides, symbole de sa jeunesse disparue, du passé. Mais ce jardin, qui « au milieu des magnolias, des citronniers... garde le charme de l'eau » (113), lui est désormais interdit, comme le dit le poème « Jardin de jadis » : « Aller à nouveau au jardin clos [...] » (113).
- 29 Né du contraste des lieux, le malaise de Cernuda se double d'un rejet des mentalités qui culmine dans ce cri et cette interrogation : « Face à un seul brin d'herbe / que vaut cet horrible monde pratique/ et utile, ce cauchemar du Nord / cette déjection de brouillard et d'ennui ? » (134). Même du lugubre et granitique monastère de l'Escorial, thème du dernier poème du recueil, Cernuda dit : « ta lumière fait oublier l'obscurité nordique où je vis » (« Le rossignol sur la pierre », 133).
- 30 « Le rossignol sur la pierre » est le seul poème entièrement consacré à un lieu réel et nommé, l'Escorial. Cet austère palais monastère construit par le roi Philippe II au XVI<sup>e</sup> siècle, symbole de la culture espagnole du Siècle d'Or, est revendiqué par Cernuda comme le patrimoine des Espagnols, quelle que soit leur idéologie. Il dénonce ainsi la nouvelle Espagne franquiste qui monopolise les grands sites et monuments du passé impérial et conclut en ces termes : « Eux les vainqueurs/ Ces Caïns sempiternels/ Qui m'ont arraché de tout/ Et m'ont laissé l'exil » (126).
- 31 En quelques mois, la prise de conscience et l'acceptation de l'exil transforment le lieu « Espagne » en un nom vidé de son contenu sémantique, géographique, historique ou politique, et devenu simplement un son : « L'Espagne ? ...Un nom / L'Espagne est morte. » (« Impression d'exil », 110), « Penser à ton nom / Empoisonne maintenant mes rêves » (126). La transformation de l'Espagne en entité immatérielle, en mère marâtre, en divinité mystérieuse, en souffle créateur, montre la difficulté de la définir, intellectuellement mais non d'un point de vue sensible. L'Espagne du souvenir est devenue multiple chez Cernuda : lieu réel, lieu imaginaire et lieu symbolique, liée au temps, elle devient chronotope et lieu de mémoire. L'Espagne géographique a disparu, une Espagne affective la remplace, symbolisée par l'image du jardin interdit, métaphore de l'exclusion de Cernuda.

---

## NOTES

1. Luis Antonio VILLENA, « Introducción », Luis CERNUDA, *Las nubes, Desolación de la quimera*, Madrid, Cátedra, 1991, p. 27. Les poèmes cités et leur pagination correspondent à cette édition.
2. Les traductions des poèmes sont tirées de Luis CERNUDA, *Les nuages*, Montpellier, Fata Morgana, 1998.



3. Pour la chronologie des poèmes, voir J. NEIRA, J.P. BAZO, *Luis Cernuda en el exilio*, Toulouse, PUM, 2003.

---

## INDEX

**Index chronologique** : XXe siècle

**Index géographique** : Espagne, Grande-Bretagne

**Mots-clés** : Cernuda, exclusion, exil, poésie

**Thèmes** : espace, littérature, territoire

## AUTEUR

### ELVIRE DIAZ

Maître de conférences et agrégée d'Espagnol, à l'Université de Poitiers, a soutenu sa thèse, « Miguel Mihura (1905-1977), de l'humoriste de presse au dramaturge » en 1994 et sa recherche porte sur les productions culturelles et leurs rapports avec la société et le roman historique. Elle a publié, avec Pascal Duris, « Petite histoire naturelle de la première moitié du XIXe siècle » (Presses Universitaires de Bordeaux, 1987) et ses derniers articles sont « Le règne d'Isabelle II dans *La de Bringas* (1884) de B. Pérez Galdós » (*Les langues Néo-latines*, 2002) et « Un républicain chez les Augustins. *Le jardin des frères* (1927) de Manuel Azaña » dans *Figures de la marge*, dirigé par H. Menegaldo (PUR, 2002).